

Nicole Bousseyrout

La surmoitié *

Lorsqu'en 1923 Freud invente le surmoi, il le définit comme l'instance judiciaire du psychisme héritée de l'Œdipe et consécutive au parricide originaire. Le surmoi est donc un juge. Il est plus que sévère, il est obscène et féroce, et il commande du dedans. Mais que commande-t-il au juste ? Il faudra attendre Lacan pour le dire. Le surmoi ne commande pas « Sois ceci, ne sois pas cela ! » ou « Fais ceci, ne fais pas cela ! ». Le surmoi commande « Jouis ! », il ordonne de jouir ! C'est un ordre on ne peut plus paradoxal.

Le *Jouis !* de L'Ecclésiaste

La première fois que Lacan annonce cela, c'est dans le séminaire *L'Angoisse* du 19 décembre 1962. Jouir aux ordres est ce qui est à la source de l'angoisse. « À *Jouis* je ne peux répondre qu'une chose, c'est *J'ouïs*, mais naturellement je ne jouis pas si facilement pour autant ¹. » Lacan nous dit tirer ce commandement d'un des livres canoniques de la Bible que les Juifs lisent à Souccot, la fête des Cabanes. C'est L'Ecclésiaste, qui s'appelle aussi Paroles de Qohéleth. C'est un livre très tardif, daté du IV^e ou III^e siècle avant J.-C., très marqué par l'influence grecque et où revient comme un leitmotiv que tout est vanité des vanités, buée et poursuite du vent. Mais Lacan ne cite pas le passage, disant seulement que ce que nous apprend ce livre le plus sacré et le plus profane de la Bible, c'est que Dieu nous demande de jouir – textuellement ².

Ces paroles, inattendues dans la Bible, sont attribuées au vieux roi Salomon. Lacan réévoque L'Ecclésiaste dans le séminaire *D'un*

* Intervention au séminaire du Champ lacanien, Paris, 28 janvier 2010.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 96.

2. *Ibid.*, p. 95.

Autre à l'autre où, le 13 novembre 1968, il dit : « Tout est vanité, [...] vous dit-il, jouis de la femme que tu aimes. C'est-à-dire, fais anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être. Il n'y a pas de prochain si ce n'est ce creux même qui est en toi, le vide de toi-même ³. » Telle est la religieuse énigme, déclare Lacan. Elle n'est approchée que dans la Cabale et se formule ainsi : « Donne-lui ce que tu n'as pas, puisque ce qui peut t'unir à elle, c'est seulement sa jouissance ⁴. » Ce qui peut t'unir à la femme que tu aimes, c'est ce creux, ce vide qui est au centre de ton être, dit Lacan. Et c'est de ce vide que l'homme doit faire anneau pour s'unir, comme la bague au doigt, à la jouissance de la femme qu'il aime. Au fond, Dieu commande à l'homme de faire servir sa castration à la jouissance de la femme qu'il aime.

Lacan va parler une troisième fois de ce passage de L'Écclésiaste à la fin du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, le 16 juin 1971. Ce que dit le père au déclin de l'Œdipe s'origine dans l'appel à la jouissance du père de *Totem et tabou* et c'est ce que dit le surmoi : – *Jouis !* Mais c'est un ordre impossible à satisfaire. « [...] il faut que vous lisiez dans l'Écclésiaste les mots suivants – *Jouis tant que tu es, jouis*, dit l'auteur, énigmatique comme vous le savez, de ce texte étonnant, *Jouis avec la femme que tu aimes*. C'est le comble du paradoxe, parce que c'est justement de l'aimer que vient l'obstacle ⁵. » Il y a donc, dit Lacan, un obstacle à ce qu'il puisse jouir aux ordres et cet obstacle, c'est l'amour, le fait que ce soit de la femme qu'il aime qu'il ait impérativement à jouir.

Mais quel est donc ce passage de L'Écclésiaste auquel Lacan se réfère ? Il s'agit d'un passage du chapitre IX qui, dans la nouvelle traduction de ce livre de la Bible par le poète Jacques Roubaud, est ainsi traduit : « Vis ta vie avec la femme que tu aimes, tous les jours de ta vie de buée, don de Dieu sous le soleil. » C'est ce « vis ta vie » que Lacan traduit par « jouis ». Vivre sa vie, en effet, c'est en jouir. Mais là, dans ce que dit L'Écclésiaste, ou plutôt dans ce que Lacan lui fait dire, c'est de jouir de sa vie tous les jours de sa vie avec la femme

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 25.

4. *Ibid.*, p. 25.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 178.

qu'on aime qu'il est question. Voilà ce que commande Dieu ou du moins l'auteur à qui l'on attribue ce livre, le vieux roi Salomon.

L'impossible qu'il y a dans ce commandement tient, selon Lacan, à ce que ce soit de la femme qu'on aime – et pas d'une autre – qu'il faille jouir. Serait-ce alors, si c'est *quoad matrem* qu'il l'aime, parce qu'il y a dans le surmoi quelque chose comme un inceste sur ordonnance que ce commandement est impossible ? On aurait pourtant tort de réduire ainsi le *Jouis !* du surmoi à une resucée sans fin d'Œdipe roi. Il suffit de lire « L'étourdit » pour comprendre que Lacan ne reprend la question freudienne du surmoi d'une femme que pour la réinterpréter dans l'au-delà de l'Œdipe, du côté pastout des femmes donc, sous la forme de ce qu'il appelle alors la surmoitié.

Le *Jouis !* d'une femme symptôme ?

Revenons à L'Écclésiaste. Cette injonction de jouissance de L'Écclésiaste est quand même très spéciale. On pourrait dire qu'elle concerne, qu'elle met sur la sellette l'homme dans son rapport à la femme qu'il aime et qui est son symptôme. Car comme symptôme de l'homme, une femme est celle que l'inconscient de l'homme a choisie pour en jouir et à laquelle il croit par-dessus tout. De ce point de vue, elle est donc pour lui *bien plus que sa moitié* : elle est sa « surmoitié ». Si bien que, vu ainsi, le surmoi a l'air de se trouver déplacé du père, où Freud l'avait situé, sur la femme, où Lacan semble le resituer. Mais cela ne fait quand même pas d'une femme symptôme le surmoi de l'homme.

Au début d'*Encore*, Lacan fait du *Jouis !* du surmoi le corrélat de la castration⁶. Le surmoi, dit-il, est ce *Jouis !* qu'incarne le corps d'une femme comme Autre et qui pousse l'homme à la poursuivre pour en jouir. Mais cette poursuite est du même ordre que celle d'Achille qui court après la tortue sans jamais pouvoir la rejoindre. Le surmoi exige l'infinitude de la poursuite. Il exige une course qui n'atteigne pas son but tout en maintenant la carotte. Et c'est en cela qu'il est corrélat à la castration de l'homme, la seule jouissance à laquelle il puisse accéder étant « celle qu'il faut pas ».

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 13.

Une exigence de jouissance au-delà de l'Œdipe

Mais le surmoi n'est pas que ça. Il n'est pas que ce corrélat de la castration qu'incarnerait un surmoi féminin cause d'éjaculation précoce ou retardée. Il faut je crois entendre autrement l'exigence qui se profère de la bouche énigmatique de la sphinge qui s'adresse à Œdipe. Lacan la fait parler d'un lieu qui est au-delà de l'Œdipe, où il situe les femmes comme pastoutes. Car il y a bien, pour Lacan, un surmoi féminin, mais qui n'est pas le surmoi précœdipien du surmoi maternel kleinien. Freud le jugeait faible. Peut-être est-ce, comme dit Lacan, que les femmes ne se surmoient pas si facilement que la conscience universelle issue de la morale œdipienne du parricide.

Je rappelle ce passage difficile de « L'étourdit ». Il faut d'abord que je le situe. Il vient après que Lacan a présenté la logique de l'Hétéros dont relève le pastout des femmes. Il fait ensuite allusion à l'énigme de la sphinge – quel est l'être, pourvu d'une seule voix, qui a d'abord quatre jambes, puis deux, puis trois ? – en parlant du quadripode du discours, du bipode du non-rapport sexuel et du tripode qui se restitue de la rentrée du phallus sublime qui guide l'homme vers sa vraie couche.

C'est alors que Lacan ouvre des guillemets pour faire parler la sphinge : « Tu m'as satisfaite, petithomme. Tu as compris, c'est ce qu'il fallait. Va, d'étourdit il n'y en a pas de trop, pour qu'il te revienne l'après midi. Grâce à la main qui te répondra à ce qu'Antigone tu l'appelles, la même qui peut te déchirer de ce que j'en sphynge mon *pastoute*, tu sauras même vers le soir te faire l'égal de Tirésias et comme lui, d'avoir fait l'Autre, deviner ce que je t'ai dit ⁷. » Ayant ainsi fait parler la sphinge, Lacan ajoute : « C'est là surmoitié qui ne se surmoite pas si facilement que la conscience universelle. Ses dits ne sauraient se compléter, se réfuter, s'inconsister, s'indémontrer, s'indécider qu'à partir de ce qui ex-siste des voies de son dire. »

Qu'est-ce qui satisfait la sphinge ?

Ces lignes ont déjà été commentées par Éric Laurent dans un article intitulé « Positions féminines de l'être ⁸ ». Il y a bien des

7. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 468.

8. É. Laurent, « Positions féminines de l'être », *La Cause freudienne*, n° 24, *L'Autre sexe*, 1993, p. 112-113.

lectures possibles de cette prosopopée pleine d'équivoques. Après de qui et de quoi la sphinge se dit-elle satisfaite ? Le « Tu m'as satisfaite » que Lacan prête à la sphinge s'adresse d'abord au petithomme, c'est-à-dire à Œdipe en tant que petit homme, celui qui, comme dit l'énigme, au matin de sa vie marche à quatre pattes. On pourrait donc penser que la satisfaction en question est celle que la mère a avec son petit bout de chou. Mais est-ce bien du désir de la mère comme satisfait par son bambin à quatre pattes qu'il s'agit chez la sphinge ? La vérité qui est à satisfaire par la réponse qu'Œdipe doit faire à l'énigme ne peut se réduire à cela. Ce que dit la sphinge à Œdipe, ce que Lacan lui fait dire, c'est « tu as compris, c'est ce qu'il fallait ». Il *fallait* donc que le petit homme *comprenne*. Il fallait qu'Œdipe comprenne que ce dont il s'agit, ce n'est pas de se reconnaître homme dans l'énigme que la sphinge lui propose. Ce dont il s'agit, c'est de la satisfaire, c'est qu'il la satisfasse. Il s'agit non de répondre de façon satisfaisante à l'énigme mais de répondre à l'exigence de satisfaction de la sphinge. Car la sphinge exige satisfaction et elle exige de l'homme qu'il comprenne que c'est de ça qu'il s'agit, de sa jouissance à elle, de son exigence féminine de satisfaction. Voilà où nous retrouvons le surmoi et son exigence impérieuse de jouissance, ici présentifié par la sphinge comme figure énigmatique de la jouissance féminine. Car certes la sphinge se dit satisfaite, mais ce n'est pas tout. Elle ne se contente pas de cette satisfaction matinale. Il y a autre chose qu'elle attend, qu'elle exige. C'est pourquoi elle dit en quelque sorte : « Va ! La journée ne fait que commencer et on verra ce soir ce dont tu es capable ! »

Il en faudra du temps, il lui en faudra des tours et des tours de dit autour du vide central que creuse la jouissance avant que cet étourdi ne comprenne ce que veut dire la sphinge, au-delà du midit de ce « tu m'as satisfaite ». Le temps de comprendre, c'est le temps de comprendre l'après-midit, ce qu'il y a après, dans l'après-coup de ce mi-dit de la sphinge et qui concerne le dire de sa jouissance à elle. C'est dans cet écart entre le mi-dit, l'à moitié dit du « tu m'as satisfaite » et le dire à deviner de la jouissance féminine qu'est alors à situer le repositionnement par Lacan du surmoi du côté féminin, comme *surmoitié*.

Et c'est là que, pour l'aider à mieux comprendre, Lacan invite le petit homme à se laisser prendre par la main d'Antigone. Antigone,

rappelons-le, est celle qui tient à Colone la main d'Œdipe devenu aveugle, pour le soutenir. Non seulement Antigone se fait la canne blanche de son père, mais elle l'accompagne jusqu'à sa mort. Est-ce à dire alors que ce soit cela qu'il y ait à comprendre ? Que le père mort est le fin mot de l'histoire comme aussi le fin mot de la jouissance ? Que c'est cela que le petithomme a à comprendre de ce qui satisfait la sphinge ? À savoir la réduction de son partenaire au père mort ou à un amant châtré ? Tel n'est pas le dernier mot de Lacan. Lacan écrit en effet que la main que tend Antigone à son père n'est pas que celle de la compassion qui accompagne le père aimé à sa tombe. Il dit aussi que c'est une main qui déchire. Elle déchire quoi ? Elle déchire le voile du phallus et de ses mystères. Et c'est là que Lacan convoque Tirésias comme celui dont « vers le soir » le petithomme va avoir à se faire l'égal.

Là, il va donc s'agir de se laisser prendre par la main qui métamorphose Œdipe en femme, qui le fait devenir Autre !

Le se faire Autre de Tirésias

Qui était Tirésias ? Tirésias était le devin officiel et conseiller politique de Thèbes, la ville dont Œdipe était le roi. C'est Ovide qui raconte, dans les *Métamorphoses*, comment il est devenu devin. Se promenant dans la forêt, il avait troublé d'un coup de bâton l'accouplement de deux serpents. On ne perturbe pas impunément l'ordre phallique du vivant. Aussitôt il fut transformé en femme, pendant sept ans. Sept ans de jouissance supplémentaire !

La huitième année, il revit les mêmes serpents s'accoupler et les frappa avec son bâton une seconde fois. Aussitôt il redevint homme. Or Jupiter prétendait que la femme prenait plus de plaisir que l'homme à l'acte sexuel. Junon son épouse disait que non. Les dieux demandèrent alors l'avis de Tirésias. Ce dernier se rangea à l'avis de Jupiter et Junon en fut si vexée qu'elle fit perdre la vue à Tirésias. Jupiter, pour compenser sa cécité, lui offrit alors le don de divination. Voilà la légende.

Il y a, au musée de Nantes, un tableau du XVII^e siècle italien, de Pietro della Vecchia, intitulé *Le devin Tirésias se transformant en femme*. Sur ce tableau, on voit Tirésias vieux, un peu courbé par le poids de cette métamorphose qui l'attend, tenant dans la main non

un bâton comme le dit Ovide mais un sabre, autour duquel s'enroule un des deux serpents, avec à ses côtés une femme dénudée, diaphane, qu'il semble prendre à bras-le-corps pour la coucher sur son lit, celle-ci s'appuyant de son bras droit par-dessus son épaule. L'étrange dans cette métamorphose est que ce bras de cette femme qu'il est en train de devenir a l'air d'être comme un prolongement du corps de Tirésias qui se confond avec sa nuque et sa chevelure.



Pour connaître ce que c'est que d'être femme et ce qu'il en est de sa jouissance, Tirésias doit, du moins dans l'interprétation qu'en donne Pietro della Vecchia, trancher. Il doit trancher le couple de serpents qui lui barre le chemin vers sa transformation en femme. Il doit couper avec ce que ce couple symbolise d'une prétendue égalité ou de complémentarité entre les sexes. C'est la condition pour que Tirésias devienne Autre, pour qu'il passe de l'Un phallique à l'Hétéros féminin. Alors, à ce prix seulement, il pourra éprouver, comme femme, une jouissance supplémentaire.

C'est un accès à cette jouissance au-delà du phallique que la sphinge, au troisième temps de l'énigme, attend de son visiteur du soir. Elle l'exigera d'autant plus que cette jouissance féminine qui le dépasse, l'homme ne comprend pas toujours qu'il a à l'y conduire. Comme c'est le cas de Jupiter, dont l'épouse Junon dit qu'elle est satisfaite ni plus ni moins que Jupiter et qui se venge de Tirésias qui

la contredit. Pour se venger de cet affront, elle le frappe de cécité. Gare donc à cette *surmoitié* qui n'est pas héritière de l'Œdipe freudien, surtout quand, comme Junon, Jupiter ne l'a pas satisfaite au-delà de l'Œdipe et ne l'a donc pas fait jouir au-delà du phallus !

Reste la question de savoir pourquoi Lacan, après avoir invoqué la main d'Antigone, convoque la voyance de Tirésias. Serait-ce encore, comme avec Antigone, pour corrélérer le surmoi féminin à la castration ? Ne nous y trompons pas ! Ce n'est pas cet aspect du mythe, celui du Tirésias châtré, que retient Lacan. Si Lacan fait dire à la sphinge que l'homme sur le soir saura même se faire l'égal de Tirésias, ce n'est pas pour le rendre aussi aveugle qu'Œdipe. C'est pour dire que, comme lui, d'avoir fait l'Autre, il saura deviner ce qu'elle – la sphinge – lui a dit. Ce n'est pas au Tirésias aveugle que Lacan fait appel, c'est au Tirésias devin, devin de l'énigme de la jouissance féminine ! Devine, dit la sphinge au petithomme, ce que je t'ai dit ! La sphinge lui demande de deviner. Mais qu'y a-t-il à deviner ? Et qu'a-t-elle dit ? Ce qu'écrit Lacan à la suite indique que peu importe ce qu'elle dit. Ce qu'il y a à deviner, c'est son dire, au-delà de ses dits.

Devine mon dire !

Il est vain, totalement vain – vanité des vanités, dit L'Ecclésiaste, qui en sait un bout sur la jouissance –, il est bien vain de vouloir répondre à la voix de la *surmoitié* féminine, comme à celle de Judith, autre figure biblique du surmoi féminin vengeur. Car elle n'est castratrice que pour celui qui ne veut pas deviner ce qui est à l'origine de cette voix. Qu'y a-t-il à l'origine de cette voix ? Il y a ce qui n'obtient réponse satisfaisante qu'à suivre la voie (avec un e) du dire. Lacan parle ailleurs, dans *Les non dupes errent*, de ce qui lie la jouissance de la femme à l'impudence du dire. L'impératif féminin de la jouissance est d'autant plus impudent qu'il met la barre sur l'Autre garant de la vérité. C'est ce qui fait dire à Georges Courteline que « les femmes sont tellement menteuses qu'on ne peut même pas croire le contraire de ce qu'elles disent » ! Il ne s'agit pas de s'en moquer ou de s'en faire le non-dupe. Il s'agit pour Lacan de prendre acte de ce qui se moque du vrai : le réel en jeu dans leur dire.

Ce réel auquel a affaire une femme fait que « ses dits ne sauraient se compléter, se réfuter, s'inconsister, s'indémontrer, s'indécider

qu'à partir de ce qui ex-siste des voies de son dire ». Lacan décline ici diverses façons de mettre la barre sur l'Autre, en rendant le vrai tantôt inconsistant, tantôt indémontrable, tantôt indécidable. Il ne les décline, notons-le, qu'après avoir dit qu'il y a aussi des façons de ne pas barrer l'Autre, que ce soit en le complétant ou en le réfutant.

Là est la réponse subtile de Lacan, qui nous avertit de ceci : la voix du surmoi, qu'elle complète l'Autre ou qu'elle le réfute, déconsistera d'autant plus qu'aura été pris en compte ce qui des femmes ex-siste aux semblants, dont se sphingent pas mal les Lady Gaga et autres figures contemporaines de la sphinge.